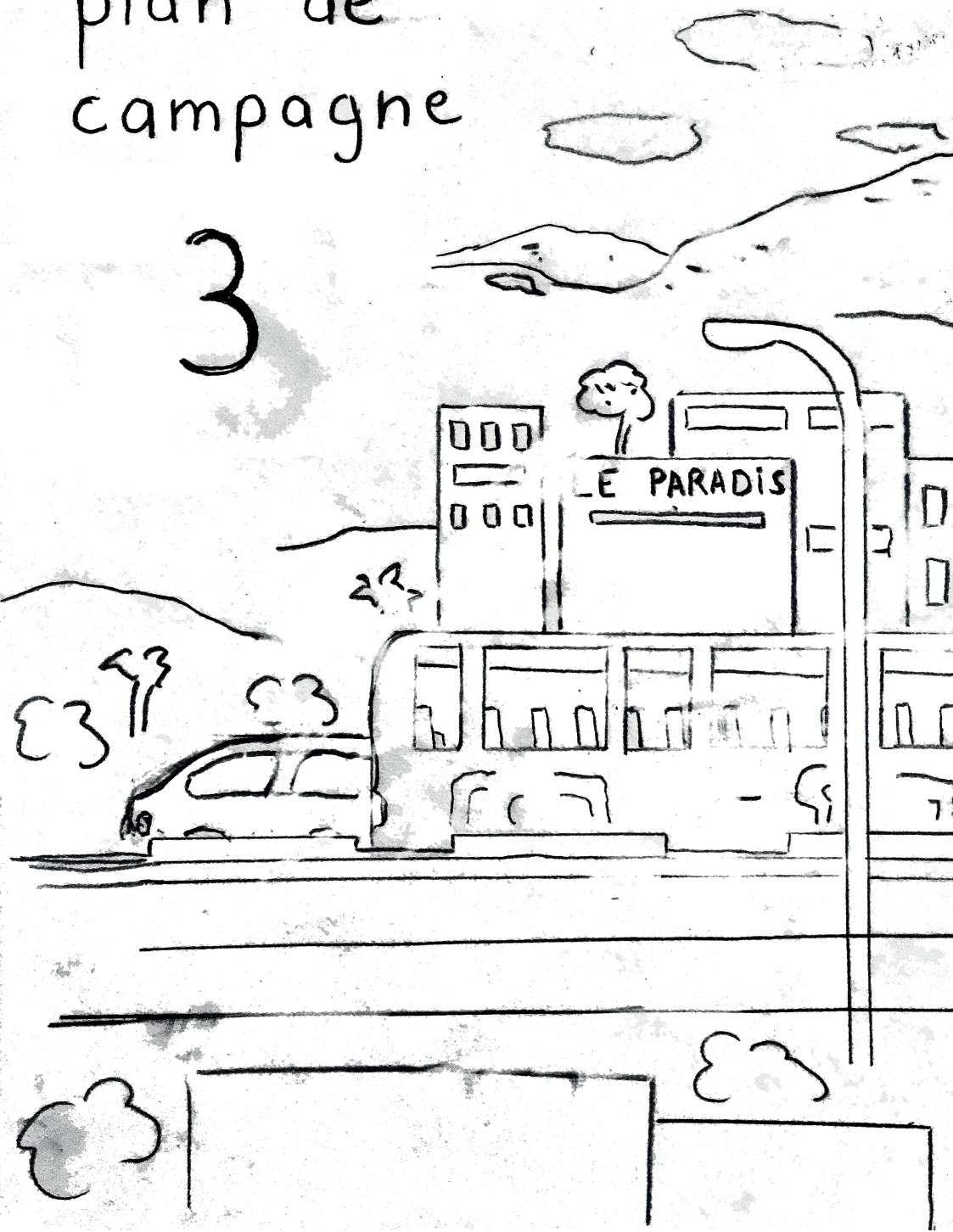


plan de  
campagne

3



# **PLAN DE CAMPAGNE N°3**

## **février 2023**

La Coulante (Ludovic)  
p.3

Le Grand Tableau (Valentin)  
p.11

Illustré par Valentin et Ludovic

### **Contact**

[plandecampagne@protonmail.com](mailto:plandecampagne@protonmail.com)

### **Déjà parus**

Plan de Campagne n°2 (janvier 2023)  
Plan de Campagne n°1 (décembre 2022)  
L'Alcôve en letton n°2 (automne 2021)  
L'Alcôve en letton n°1 (été 2021)  
Nouveaux Dossiers compressés (2021)

## La Coulante

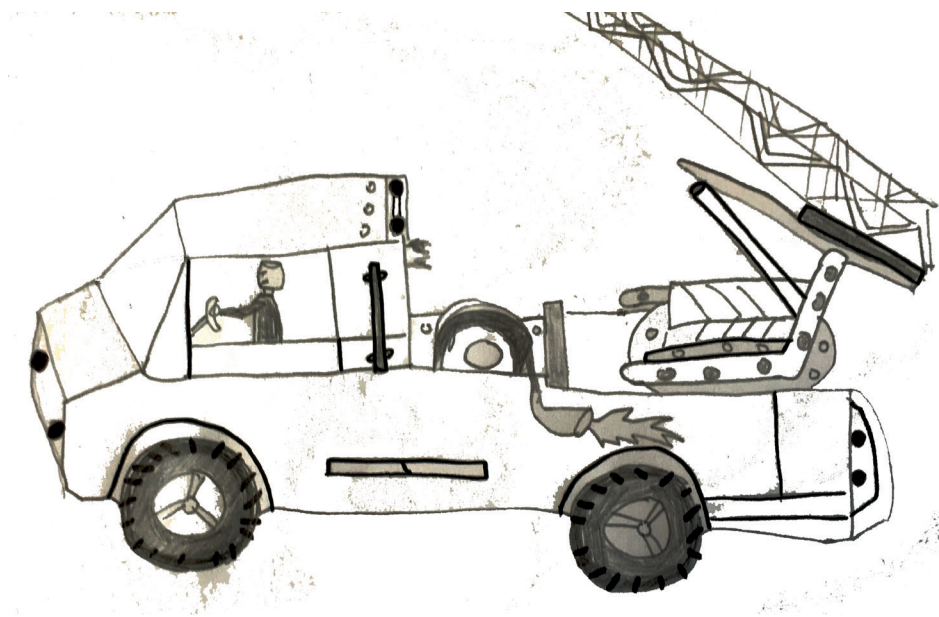
On croit rêver, c'est comme si j'avais rêvé, une atmosphère onirique comme on dit dans les bons journaux de programme télé ; mais moi je n'ai pas rêvé ; avec Magali on a vraiment vécu dans la magie, un monde magique avec des arbres qui se tordent et se nouent, l'eau qui devient solide et nos corps qui sont malléables. J'ai vécu dans un monde magique et j'en suis ressorti. Magali est revenue à Montpellier dernièrement mais je ne l'ai même pas revue. Et puis quand je l'ai appris je n'ai même pas pensé à ces histoires, juste que ç'avait été mon amie, en quelque sorte, même si, comme toutes les filles Magali me faisait peur.

Non, c'est l'autre jour que j'ai pensé à elle ; sur le quai de cette gare plein de chewing-gums écrasés incrustés dans le goudron et de mégots de cigarette plus sur les rails que sur le sol, alors qu'une bande de gamins faisait chier les adultes à encombrer l'entrée du train sans vraiment s'imposer non plus, et c'était peut-être ça le problème d'ailleurs : cette hésitation des enfants qui fait que la gêne qu'ils occasionnent n'est ni avant ni après mais en même temps. Moi je tenais Mélopée par la main et je voulais qu'elle monte en dernier dans le train, je voulais m'assurer auprès des moniteurs qu'ils veilleraient à une bonne ambiance entre les enfants.

Magali je m'en souviens, si on avait coulé c'est à cause d'Arthur et Victor, deux footballeurs talentueux et insupportables. J'étais moi-même au club de foot de l'ASPTT, un sacré complexe sportif avec une piscine au fond, un terrain de basket au milieu, un bar assez grand où des vieux buvaient des pastis devant le Tour de France. Parce que c'était au mois de juillet. Mon père travaillait l'été, il était guide touristique pour des semi-locaux qui venaient à la journée ; ma mère était secrétaire du médecin de La Poste, c'est pour ça que j'avais mes entrées à l'ASPTT. J'y jouais au foot et j'étais nul, j'avais peur du ballon. Arthur était blond et teigneux mais très technique, le coach l'adorait, Victor était plus

grassouillet mais il devait quand même courir vite et dribbler pas trop mal, parce que lui aussi on entendait que lui parce qu'il faisait partie de l'équipe 1, celle des meilleurs ; j'avais eu, une ou deux fois, l'honneur d'être remplaçant dans l'équipe 2. Mais l'été, au moment des stages multisport (ça allait de la piscine où on faisait plus des batailles de frites que de la natation, au golf où tout se finissait au milieu du petit rond vert pas géométrique et tout tondu où après avoir tapé au pif dans des balles pour apprendre la gestuelle qu'on appliquerait jamais parce que le golf c'est un sport de bourgeois, on s'amusait à tapoter la balle pour la faire entrer dans le trou ; on appelait ça le mini-golf mais j'ai appris après que le mini-golf c'est plus que ça, c'est carrément des parcours entiers avec des petites Tours Eiffel à éviter et des bébés volcans à faire grimper à la balle).

L'été, au moment des stages multisport, j'étais dans le même groupe que Victor et Arthur, et ils me battaient à tous les



sports, c'était l'humiliation puissance sept ou huit (ping-pong, basket, handball, etc.) et surtout, peut-être, devant les filles, avec qui ils étaient aussi méchants d'ailleurs, ils se moquaient d'elles, elles se fâchaient, restaient dans leur coin à parler à voix basse. Moi je les évitais. Et c'est pour ça que le jour où on est allés faire de la voile à Palavas j'étais tout gêné de me retrouver dans

le même optimist (c'était comme ça qu'ils appelaient ces petits bateaux avec un gouvernail qui était une planche en bois, ce qui me perturbait puisque dans les films de pirates le gouvernail c'est un grand volant étoilé de poignées non ?) que Magali.

Magali était plus grande que moi ; elle avait un corps très lesté. C'était la monitrice qui avait fait les équipes après que certains groupes se soient constitués d'eux-mêmes. Magali je l'avais à peine repérée, les filles je les regardais de loin... Les bateaux étaient d'abord partis tous en même temps ; j'avais laissé le gouvernail à Magali qui avait, c'est ce qu'elle m'avait tout de suite expliqué avec beaucoup d'assurance, déjà fait du bateau avec son tonton. Elle me posait des questions en donnant des coups de barre à droite à gauche :

- T'habites dans une maison ou un appartement ?

- T'as un chat ou un chien toi ?

J'avais pas d'animal et j'habitais dans un appartement. J'avais rien dit et j'espérais juste qu'on rentre le plus vite possible à la maison, j'avais mis mon gilet de sauvetage avec appréhension et sans l'accrocher, j'avais l'impression que si je le mettais bien ça augmenterait mes chances de finir à l'eau. On avait pris la petite camionnette blanche du club aménagée en bus, on avait marché sur le goudron le long de la jetée et atteint le petit club



de voile et à chaque hésitation des moniteurs devant un petit inconvénient j'avais espéré le demi-tour, que le cauchemar s'arrête ; j'avais bien dit à mon père que je voulais pas y aller ce matin mais c'est ma mère qui s'était montrée inflexible.

Les bateaux avançaient en groupe et on était à la traîne. Puis d'un seul coup on s'était retrouvés tout seuls devant ; et Arthur et Victor nous avaient rattrapés :

- Eh Bouboule !

- Héhé Magali, pas de chance, t'es tombée avec Bouboule !

Et ils avaient poussé notre bateau avec le leur. J'aurais bien aimé défendre Magali contre ces deux connards mais j'avais honte, j'étais recroquevillé. C'est sûrement Magali qui a tripoté le manche du gouvernail pour nous faire changer de direction et puis là on s'est retournés comme des cassos, le cul du bateau avec sa colonne vertébrale plus grande en haut, et la rayure bleue qui entourait le bord comme sur un bol blanc de céréales des années soixante-dix.

Alors je sais pas, je me suis retrouvé loin du bateau, j'ai eu peur, instinctivement j'ai soulevé mes épaules, mis mes arrières-bras à l'horizontale et j'ai poussé du plat de mes mains sur le plat de l'eau et je me suis redressé. J'étais à l'école privée à l'époque et j'avais des cours de caté, les messes dans le hall de l'école je

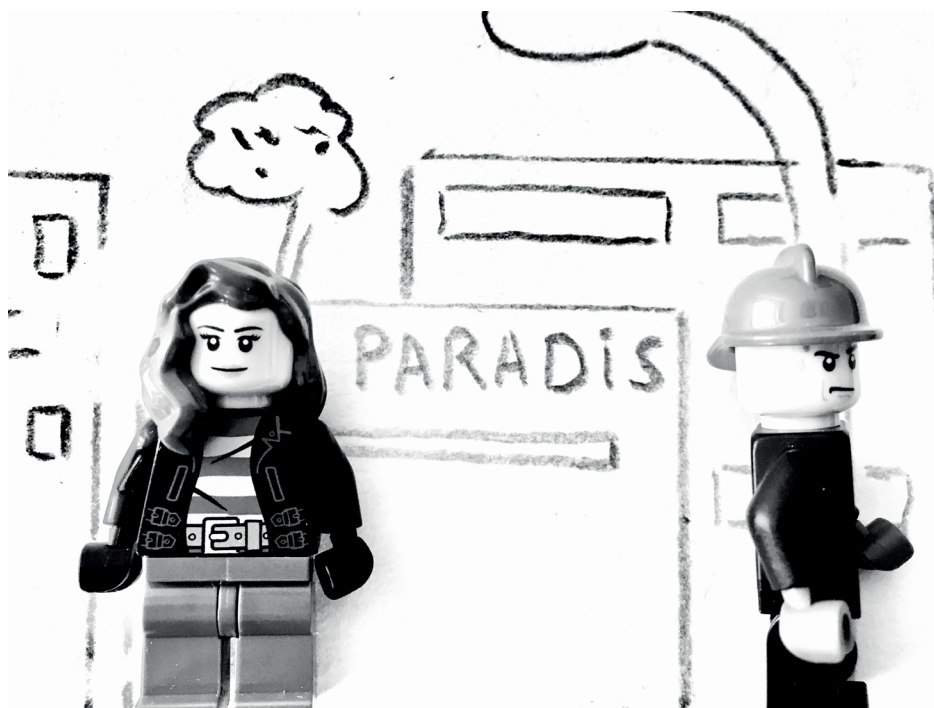


trouvais ça bien chiant mais le caté moi j'aimais bien, j'aimais bien de toute façon que l'on me raconte des histoires, mais je connaissais pas celle de Jésus qui marche sur l'eau (et c'est pas du blasphème de dire que ça m'est arrivé aussi, c'est juste la vérité) ; et puis voilà, et Magali elle a fait :

- Eh regardez ! Mathias il est debout !

Et elle a fait pareil, elle s'est levée, et on a fait de grands coucous au loin aux moniteurs pour qu'ils viennent nous aider à soulever le bateau parce qu'il voulait pas se soulever.

Quand j'avais vu le moniteur approcher son bateau j'étais monté d'un petit bond sur la coque, je sais pas pourquoi je m'étais



dit qu'il valait mieux pas qu'il nous voie marcher sur l'eau, et j'avais tiré Magali du bras, chose que dans une autre situation je n'aurais jamais osé faire.

Ce soir-là Magali était venue me voir et m'avait dit :

- Il faut qu'on recommence Mathias !

Et c'était elle qui s'était arrangée pour qu'on se revoie. Mon père était arrivé et me tenait déjà par la main. Sa mère à elle avait débarqué, lui avait parlé cinq minutes et Magali me disait des trucs à l'oreille, qu'on pourrait s'envoler ou des trucs comme ça. C'était peut-être déjà la mode d'*Harry Potter*. Sa mère avait dû donner son numéro à mon père et dire quelque chose du style :

- Je vois que Magali s'est fait un nouveau copain ! On peut pas séparer ces petits comme ça !

C'était la fin du stage peut-être en tout cas je ne me souviens pas d'autres activités sportives avec elle. Elle était toute contente de la découverte qu'on avait faite, elle me regardait avec des yeux brillants, très heureux et pleins d'une joie naïve.

Magali était venue manger à la maison mais on n'avait pas su quoi faire, j'habitais dans un appartement ; j'avais demandé à ma mère de faire couler un bain mais elle ne voulait pas :

- Mais pourquoi Mathias voyons !

- Ben avec Magali on veut essayer de marcher dans l'eau !

- Non, je vais pas faire couler un bain pour que vous me fassiez des bêtises.

Alors on avait rigolé un peu, on avait joué avec mes legos et elle était repartie ; on s'amusait bien, on inventait des histoires rigolotes avec les legos mais on s'ennuyait.

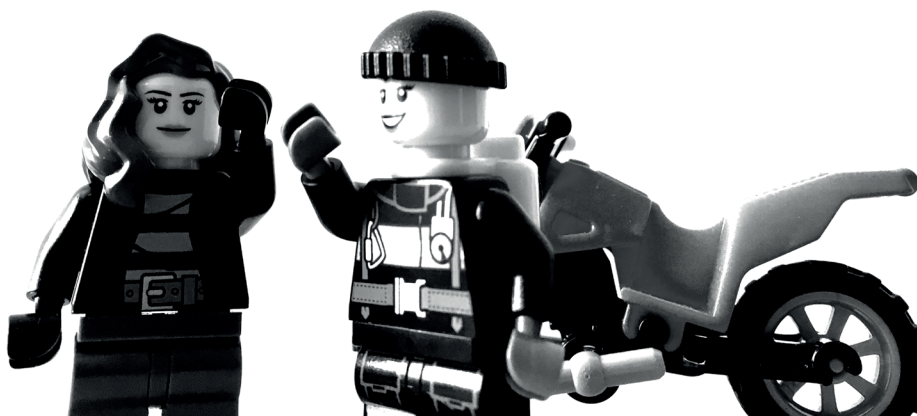
La fois suivante j'avais été invité chez elle ; c'était plus ma mère qui insistait pour que j'y aille parce que moi je voulais rester bien tranquille. Entre temps quand même, j'avais essayé dans un bain que mon père s'était fait couler et je lui avais dit de me laisser l'eau :

- Tu vas te baigner dans mon bouillon ? Il avait dit en rigolant avec tendresse.

Non, je veux voir si j'arrive à marcher dans l'eau !

Et ça avait marché ! Je m'étais redressé dans la baignoire pleine et je m'étais mis debout. après je n'avais pas fait autre chose de plus.

Mais en allant à la maison de Magali j'avais quand même emporté mon camion de pompiers en legos au cas où :



- T'as bien fait ! J'ai bien réfléchi et j'ai pensé qu'on pouvait se rapetisser et entrer dans le monde des legos !

On avait pas réfléchi plus avant et cinq minutes après on était dans son jardin et j'étais au volant d'un camion de pompier et elle tenait la lance à incendie avec son morceau bleu en plastique qui figurait l'eau pour éteindre le plastique orange qui ne brûlait pas. C'était pas très marrant, même le camion bougeait pas puisqu'une fois rapetissés on était trop faibles pour le pousser ; alors ce jour-là notre jeu s'était limité à un petit, et un grand qui le poussait dans le camion. J'étais rentré avec un gros mal au ventre parce que Magali m'avait fait faire des loopings quand j'étais au volant. Elle disait :

- T'as vu ! Je te fais voler, t'aimes bien ?

Et moi j'avais rien osé dire, je me retenais simplement de vomir...

La dernière fois que j'ai vu Magali c'était une promenade en forêt. C'est mon père qui nous avait embarqués. Mon père aimait m'emmener en promenade, il appelait ça des missions ; ça m'a permis de bien connaître le département et ses villages ; c'était dans une forêt très aménagée, plus des bois domaniaux, de l'ancien château de Restinclières, un nom qui fait très château viticole je trouve, presque un jardin à la française avec à un endroit une forêt. C'était l'hiver et il faisait nuit tôt. Magali était partie en courant et je l'avais suivie pendant que mon père fumait une cigarette. Il a jamais eu trop d'autorité mon père, mais il s'inquiétait pas des masses non plus. Je me suis même pas fait gronder ce soir-là.

Alors on s'est retrouvés tous les deux dans la pénombre qui était déjà noire sous les arbres. Magali commence à faire apparaître des lumières entre ses mains et elle me dit :

- Enfonçons-nous un peu ! Essayons de trouver des animaux !

Mais moi j'ai eu peur. J'ai fait se plier tous les arbres en élastiques et les écorces se sont puzzlées en petits autocollants qu'on détache en pliant la feuille sous les coins. Et j'ai vu le petit château et la voiture de mon père. Je savais où il fallait aller. J'ai remis les arbres à l'endroit, ils ont fait tchoing et j'ai couru dans la direction que j'avais repérée en tirant Magali de toutes mes forces, ses pieds ne touchaient plus le sol, c'était une peluche dans mes mains un bras et ses deux jambes dans l'aspiration venue de ma course. Je l'ai réveillée à dix mètres de mon père et je l'ai lâchée :

- On y va papa, j'ai faim ?

Et nous sommes rentrés à la maison, mon père et la maman de Magali se sont fait quelques politesses mais Magali boudait, je me demande maintenant si elle ne s'était pas sentie trahie.

Elle est devenue médecin, elle a épousé un type médecin aussi et je crois qu'ils ont ouvert un cabinet ensemble à leur arrivée à Montpellier. J'aimerais bien la revoir. Dans le pire des cas je la reverrai le jour où je serai malade. C'est un très bon médecin à ce qu'il paraît, on dit qu'elle fait des miracles.





## Le Grand Tableau

C'était juste après qu'il ait eu terminé son grand tableau.

Et quel tableau ! Immense ! Il y travaillait depuis de longs mois, de plus en plus fiévreusement. Les derniers temps, alors que le tableau s'acheminait lentement vers sa fin, il est vrai qu'il montrait des signes de troubles, de perturbations. Il s'arrêtait parfois au milieu de son travail, rêveur, levait la main comme pour s'y remettre puis restait de longues minutes à fixer un point quelconque de la pièce.

Je le regardais faire, étonné, mécontent – était-ce vraiment le moment de se laisser aller ! - mais confiant finalement en son ardeur au travail. C'était certes une tâche extraordinaire – je n'avais jamais entendu parler d'un tableau de dimensions ne serait-ce que comparables, quant à l'égaliser... – mais il avait toujours mené ses travaux à bien. De même, dans ses moments de concentration, d'allant, il y mettait une énergie si considérable : je le sentais absorbé par la tâche et capable de produire dix, quinze, cinquante tableaux de la sorte.

Aussi je ne me souciai pas trop de ces sautes d'humeur. Pourtant je crois aujourd'hui qu'elles expliquent assez bien la catastrophe qui devait nous frapper sitôt le tableau achevé.

En fait, à mesure que le terme semblait poindre, c'était comme si quelque chose en lui renâclait, s'effrayait, comme si quelque voix secrète l'avertissait : une fois ce travail achevé, tu seras immédiatement désœuvré, perdu, sans recours et sans passion, vide. Comment recommencer ensuite ? Comment rebondir ? Que vas-tu pouvoir inventer ? Tu n'auras plus qu'à crever.

J'en étais moi-même conscient. Il y travaillait depuis si longtemps, avait eu pour le faire, depuis la conception jusqu'à la réalisation, en passant par les difficultés passagères,

atermolements, questions résolues difficilement, pas de côté, culs-de-sac, tant à réfléchir et penser, tant à donner, qu'il s'agissait évidemment de l'oeuvre de sa vie.

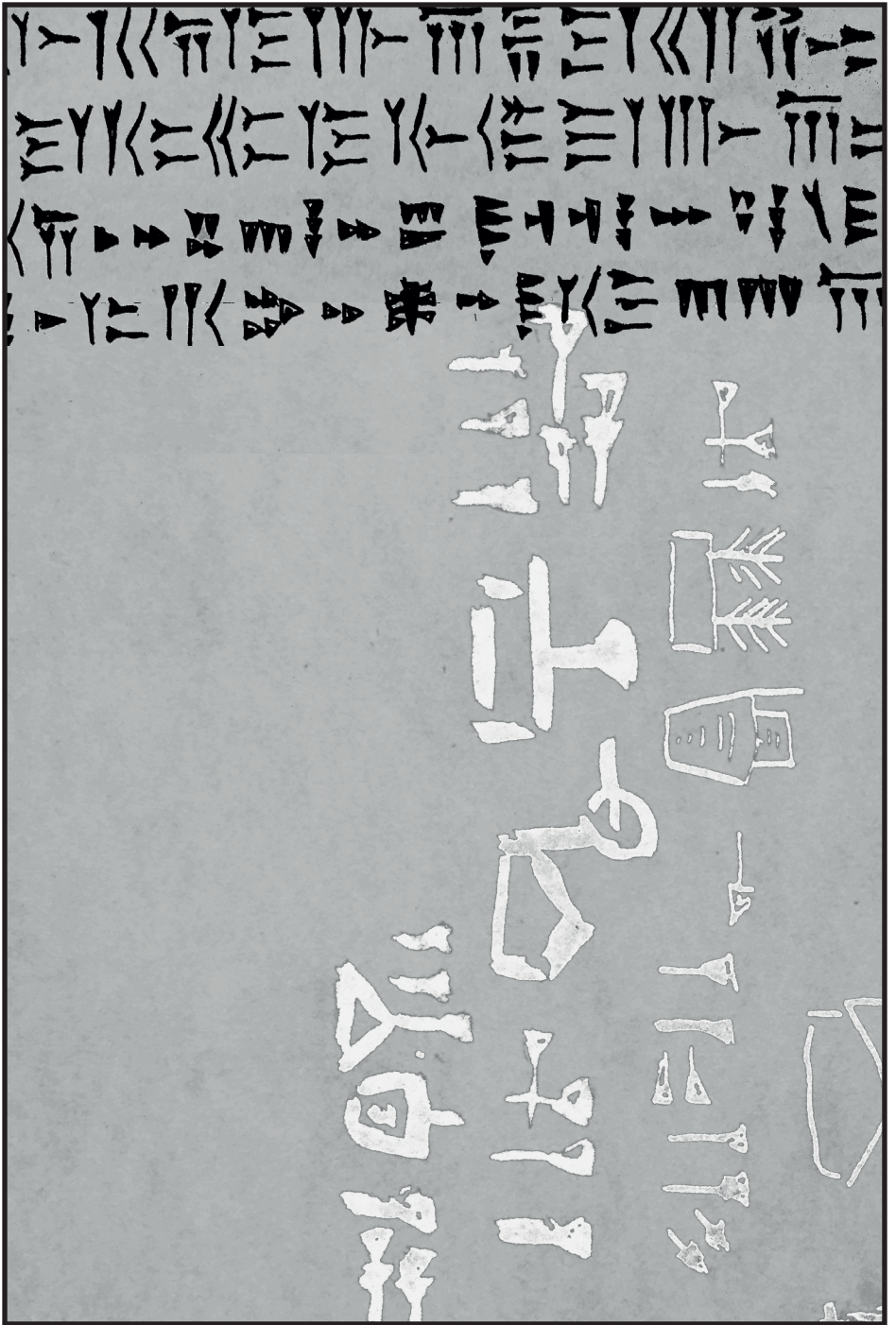
Et pourtant l'excitation de voir la chose enfin vivante, achevée, libre, immaculée, voir la chose soudain debout, prête, naître au monde, cette excitation prenait le pas en moi sur toute crainte, toute considération.

Je n'intervenais naturellement pas dans son travail, c'était sa chose, cependant par de discrets encouragements, une docilité sans cesse renouvelée, appliquée, bien dirigée, par des rappels discrets, entendus, suaves, qui le ramenaient très vite à la tâche, je m'efforçais de le guider au mieux de mes capacités vers son but. À certaines heures quand, fatigué sans doute ou soudain craintif, il s'éloignait du travail et reposait trop longtemps, je me plantais devant le tableau, longtemps, me mettais à souffler... ou bien quand il peinait trop, je l'encourageais bien vite à sortir nous promener, conscient qu'à peine sorti, la vue de la ville autour et son agitation lui donnerait de nouvelles idées et – loin de le distraire – solliciterait son intelligence au service de la tâche à finir. Ainsi je le guidais comme je pouvais vers son objectif.

Car c'était bien son objectif, le sien propre ! Je ne comprends rien aux tableaux. Si je saisisais à peu près l'idée générale de ce qu'il projetait, ses particularités, détails, son originalité profonde et son utilité même – sans que je n'ose jamais les mettre en doute, je lui faisais confiance – m'échappaient complètement. Et de quel droit me serais-je mêlé...

Si je tenais si fort à ce qu'il achève ce tableau, ce tableau merveilleux, c'était que je savais à quel point cela lui tenait à cœur, à quel point il était dans sa nature, son caractère, de créer ces choses, à quel point il en désirait au fond l'accomplissement ! Ou plutôt à quel point le moindre renoncement, la moindre paresse, le moindre retard, lui coûtaient et le feraient longtemps désespérer, recroquevillé, honteux ; à quel point ce tableau c'était tout simplement lui-même.

Combien de fois, la nuit venue et l'heure du repos, l'ai-je entendu se parler seul du travail encore à faire, des moyens de l'accélérer, le rendre plus robuste, plus souple, plus ferme aussi, me confier – sans espoir naturellement que j'y comprenne rien – ses doutes, comme s'il poursuivait à voix haute un long



dialogue intérieur ? À ces moments ses yeux, posés sur moi, brillaient si fort... et je savais bien qu'il ne me voyait pas, que ses paroles ne vibraient dans l'air pesant de la pièce que par habitude, je savais bien qu'il parlait au fond au tableau lui-même, et pourtant... Combien de fois l'ai-je senti même en promenade occupé seulement de ce tableau, jusqu'à buter dans les arbres ou les autres promeneurs, comme si, au lieu du parc sauvage et désordonné, broussailleux, c'étaient les lignes de son tableau qu'il voyait, lignes innombrables, vertigineuses ! À ces moments il était bien inutile de chercher à l'en distraire. Il entra dans un arbre et s'excusait. Il parlait aux chiens, tout heureux, tout timide. Et tendait la patte aux chats perdus.

Non, c'est certain, quelques rêveries et moments de doute, inévitables étant donnée l'ampleur de la tâche, n'auraient su justifier la moindre réserve, le moindre retard, ou pire, l'abandon même du projet. Et puis, en quel nom ? Pourquoi faire ? Revenir à la même médiocrité silencieuse de toujours ? Le quotidien des petits pas affairés pour se rendre au café, parler, se... mais j'anticipe sur la suite de cette histoire.

Ainsi le but approchait peu à peu, ses crises redoublaient et j'étais moi-même en prise – ayant fini par assimiler ses désirs et besoins aux miens, jusqu'à ne plus battre qu'à l'unisson de son cœur malade, frénétique, aux secousses de ses espoirs et déceptions, tout entier pénétré de l'obsession d'un tableau que je ne comprendrais jamais – à d'incontrôlables accès de nervosité.

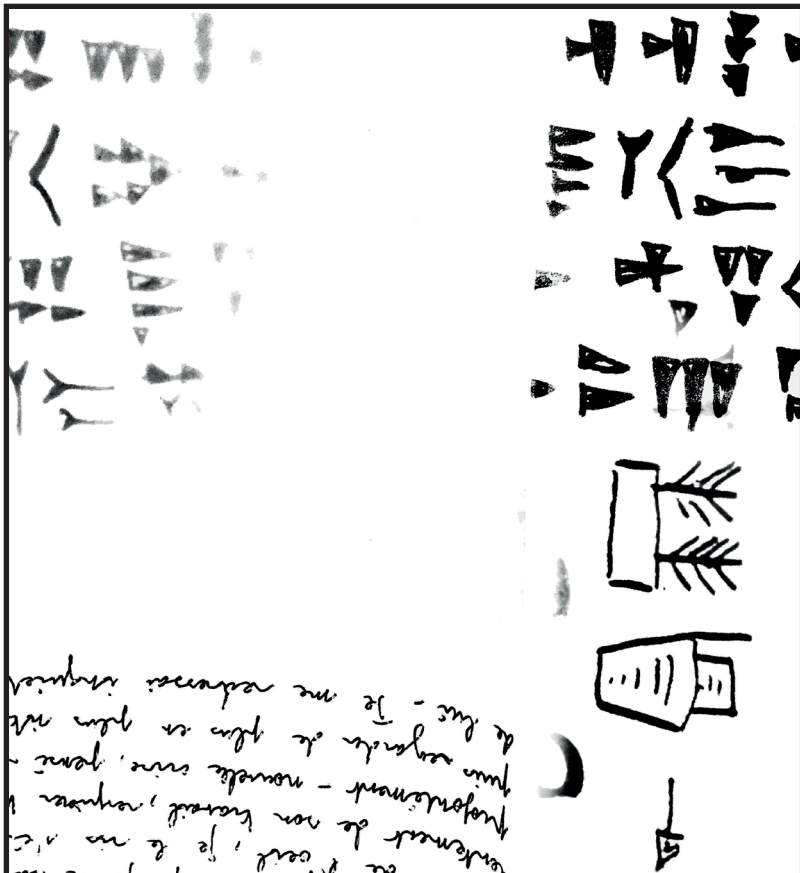
Enfin, par un radieux début d'après-midi, alors que presque assoupi je le surveillais du coin de l'œil, je le vis s'écarter lentement de son travail – comme il en avait l'habitude lorsque les yeux rougissant, l'attention soudain flottante, les lignes semblaient osciller plus que de coutume – respirer très profondément – nouvelle crise, pensé-je – puis regarder de plus en plus vite autour de lui. Je craignis un accès plus douloureux que de coutume et me redressai à mon tour, inquiet. Son visage se tourna d'abord vers la fenêtre, excessivement neutre, puis, agité de tics d'angoisse, il pencha la tête vers son travail, puis vers le sol, puis de nouveau sur la fenêtre, enfin vers moi, et juste avant d'allonger le regard en ma direction, sa bouche s'ouvrit, je vis ses dents jaunies, un peu irrégulières, comme je les avais rarement vues : il rit.

- Ça y est ! C'est enfin fini ! C'est enfin fini ! Enfin... elles y sont

toutes... je... hier soir j'y croyais à peine, je... je comptais les lignes encore à faire. Et il n'en reste plus ! C'est terminé !

J'aboyai de plaisir, remuai la queue, puis me précipitai vers lui. Il me saisit par les pattes, je me blottis contre sa poitrine, tout agité de soubresauts, comme si j'allais aussi me mettre à pleurer. A la place, heureux et sage, je bruissai et roucoulai comme un chiot, comme un tout jeune chiot, et lui me caressait, palpait sous les poils, absent et incroyablement présent à la fois. Il continuait à parler seul, assis devant l'ordinateur, je regardais l'écran satisfait, sans rien comprendre que son bonheur et, partant, le mien. Il me fourra une croquette dans la gueule.

- C'est le plus gros tableau... le plus gros. Plus de trois mille



variables... et les lignes ! Tu ne peux pas comprendre, mon cher, mais imagine un peu : il y a toutes les organisations, toutes, une ligne par organisation en France. Aucune ne manque. J'ai tout épluché, tout, je les ai compilées et les voilà maintenant bien rangées, chacune avec ses membres, son champ d'activité, sa taille, son adresse... tout, il ne manque rien ! Toutes les organisations du pays enfin répertoriées, proprement, de la meilleure manière ! Imagine seulement les traitements que cela pourrait donner ! Un tableau pareil ! Les croisements ! Les régressions ! Je vais... je vais... je pourrais faire une analyse, tiens, des correspondances multiples ! Hein, qu'est-ce que tu en dis ?

Je jappai, par automatisme.

Ce fut peut-être l'apogée de notre vie commune. Et puis ce fut fini.

Après nous être si bien embrassés, heureux, simplement heureux, sages et sereins, immobiles, je le sentis remuer, d'abord doucement, puis me soulever pour que je descende. Une fois à terre, je relevai le visage vers lui. Il paraissait encore heureux, mais souriait trop, trop bien, trop placide. Il se remit à parler. Comme j'aurais voulu qu'il se taise et que ce moment dure toujours ! À la place, aussi heureux mais saisi par ce qui fait passer d'une scène à l'autre, le mouvement, le temps, cette chose assomante, il commença.

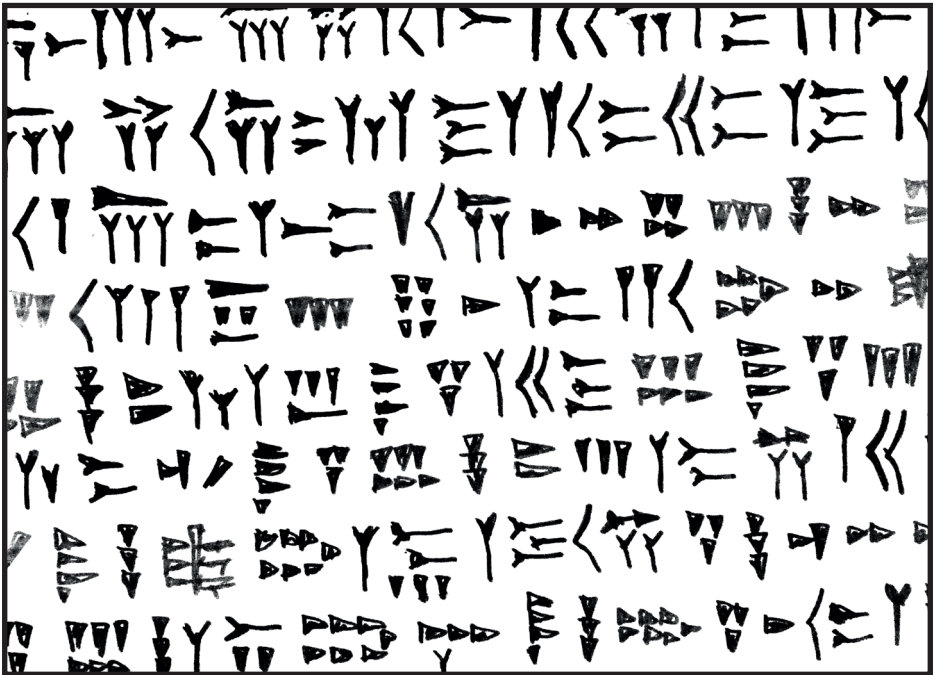
- J'ai... j'y pense depuis quelques temps, je me l'étais promis. Pour toi, aussi. Maintenant que ce travail est achevé, je vais devoir me tourner vers autre chose. Je ne peux pas recommencer à travailler tout de suite, et puis il faudra que je vende ce tableau maintenant. Tu imagines, un tableau comme celui-ci... ce sera du travail aussi d'en faire la promotion. Et tu ne pourras pas m'accompagner partout, ce ne serait pas commode. Je vais devoir m'absenter la journée. Alors voilà, c'est naturel, tu auras un compagnon. Un petit compagnon.

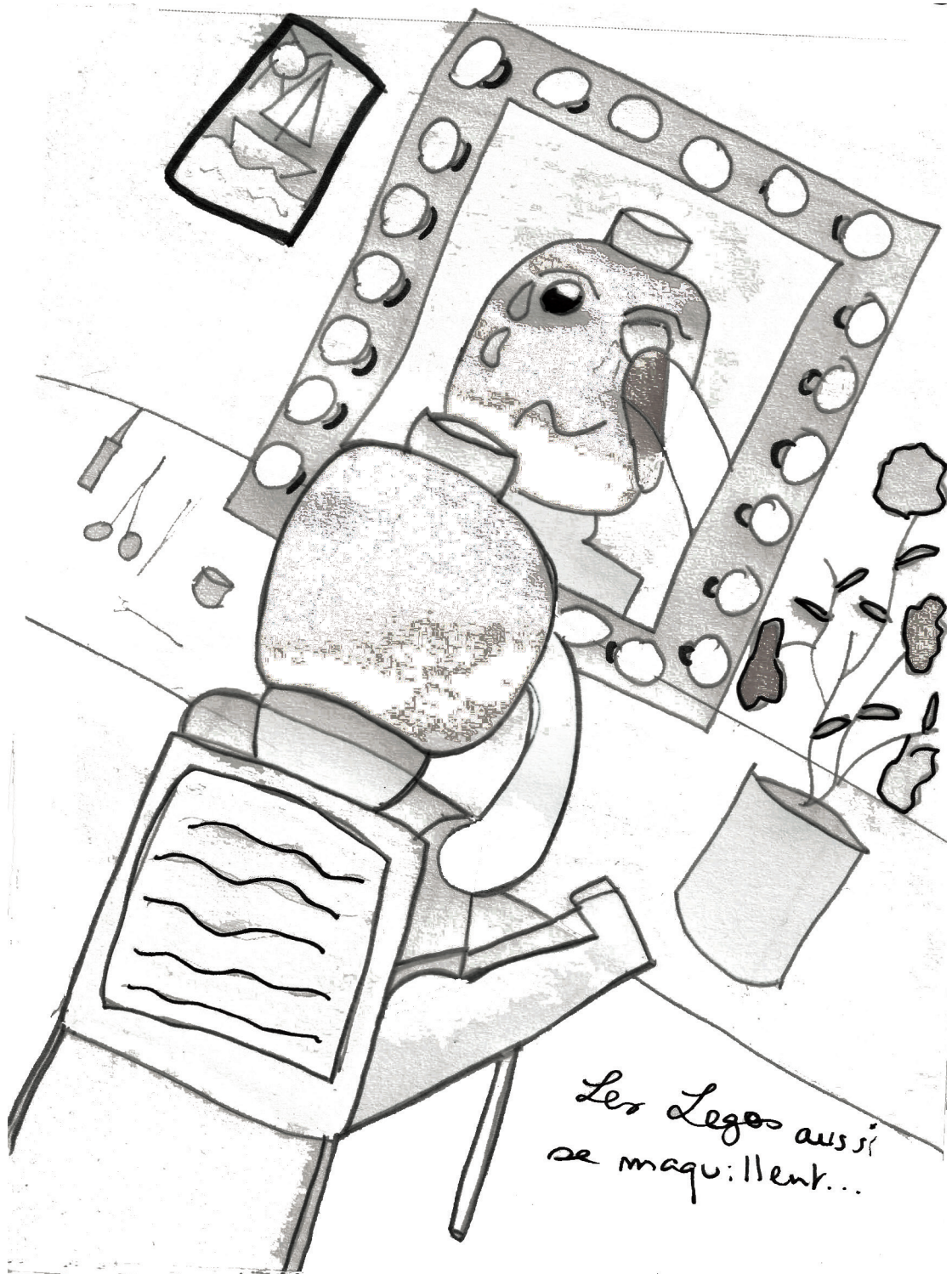
Je grognai doucement. Pourquoi parlait-il de s'absenter, tout en s'agenouillant pour me gratter le bas du cou ? Et souriant !

- J'aurais aimé un autre chien, mais tu sais c'est difficile, surtout d'adopter quand on sait qu'on sera beaucoup absent. Il faut autre chose. Je me suis renseigné. Ton nouvel ami sera un petit chat.



Depuis je vis avec ce chat de malheur, qui me torture, me nargue, me vole mes croquettes et la meilleure part des restes, et sait comme personne minauder pour me priver des rares caresses encore à goûter au coin du feu. Si encore mon maître était là comme avant, je me plaindrais, je rugirais, je l'apitoierais... Mais il est toujours parti, rentre tard, parfois accompagné, parfois éméché, ne me regarde plus qu'avec un attendrissement d'habitude, sans rien comprendre à ma détresse. Je dépéris et le chat, cet horrible chat, qui se moque bien pendant la journée de l'absence de notre maître et bienfaiteur – absence bien confortable pour me martyriser de ses jeux stupides et ses griffures – trouve à peine la porte ouverte le moyen de se faire câlin, gentil, affectueux, pendant que – dégoûté par sa duplicité – je geins et reste allongé de tout mon long, misérable, ce qui me fait maintenant détester... je ne suis plus qu'un rebut dans cette maison que j'habitais en compagnon fidèle, aimé, respecté ! Oh, comme j'aimerais mourir ! Comme je regrette l'époque bénie du grand tableau !





Les Legos aussi  
se maquillent...